Arnold de Winkelried : le héros de Sempach et Roland : le vainqueur de Roncevaux : observation sur la technique du montage, du lancement et de la mise en orbite de quelques mythes dans le cosmos historico-littéraire

Autor(en): **Aebischer, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **19 (1969)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-80615

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ARNOLD DE WINKELRIED, LE HÉROS DE SEMPACH ET ROLAND, LE VAINQUEUR DE RONCEVAUX

Observations sur la technique du montage, du lancement et de la mise en orbite de quelques mythes dans le cosmos historico-littéraire

Par Paul Aebischer

Si la figure de Roland est universellement connue, grâce en particulier à la *Chanson* qui porte son nom, à ceux qui la lisent et plus encore à ceux qui la commentent, on n'en peut pas dire autant de celle d'Arnold de Winkelried. Il est vrai que le *Petit Larousse illustré* lui consacre trois lignes et l'appelle «le Décius des Suisses»; mais je ne sache pas que sa renommée ait franchi nos frontières. N'empêche que pour nous autres, les Suisses aux bras noueux, Winkelried est un héros national, un de ces rudes paysans, comme nous le sommes tous, qui avait au-dessus de son chevet sa pique et sa masse d'armes, ancêtres du bazooka ou du fusil mitrailleur d'aujourd'hui, qu'il détachait aussitôt que pointaient à l'horizon Autrichiens ou Bourguignons; le fait est encore que, pour s'être offert en holocauste à Sempach, il est, pour toujours, envers et contre tous, la première incarnation de la validité de notre devise nationale, de cet «Un pour tous, tous pour un», que nous appliquons religieusement depuis des siècles, et qui constitue la base de notre démocratie et de notre unité.

En ce qui me concerne, j'ai fait sa connaissance il y a plus de soixante ans, dans les toutes premières années du présent siècle. Connaissance qui s'opéra de deux manières. D'abord parce que j'avais appris par cœur la chanson bien connue «Sempach, champ semé de gloire», chanson qui m'avait plu, non par ses paroles bien trop difficiles pour moi, mais à cause de son allure martiale. Ensuite, et surtout, par la lecture de mon premier livre d'histoire, un petit livre dont je vois encore la couverture de carton jaunâtre, l'*Histoire abrégée de la Confédération suisse à l'usage des écoles et des familles* d'Alexandre Daguet.

Coïncidence amusante, c'est également par une poésie qu'un peu plus tard je me suis pris d'admiration et d'affection pour Roland: en apprenant le *Cor* d'Alfred de Vigny. Ces rocs de la Frazona, ce cirque de Marboré, ces gaves et ces saules de l'Adour, sans compter le nain Obéron, m'enchantèrent et excitèrent mon imagination, si bien que, comme je l'ai dit naguère[1], mon activité rolandienne n'est en définitive qu'un ultime écho du cor de Roland. Mais si je réunis ici ces deux personnages, Roland et Arnold de Winkelried, si je parallélise ce qu'en disent l'histoire et la légende, ce n'est point pour rassembler de lointains souvenirs d'enfance: c'est dans un but tout autre, celui de tirer quelques conclusions valables concernant les liens qui lient histoire et mythologie, concernant la façon dont elles réagissent l'une sur l'autre, dont elles s'épaulent jusqu'à parfois se confondre. Qu'on ne s'attende donc pas à trouver dans les pages suivantes des solutions nouvelles tant sur l'histoire de Roland que sur celle d'Arnold. Que nous ayons affaire à des personnages historiques, ou seulement à des personnages légendaires, cela m'importe peu. Je n'ai, par tempérament, pas besoin de croire: il me plaît de douter, de peser le pour et le contre sans choisir. C'est dire que je ne chercherai nullement à solliciter les textes, ni à les antidater: je ne ferai que les ordonner chronologiquement, persuadé que je suis qu'en usant de cette saine méthode la vérité s'imposera d'elle-même.

*

[1] PAUL AEBISCHER, *Rolandiana et Oliveriana, Recueil d'études sur les chanson de geste*, in *Publications romanes et françaises fondées par Mario Roques*, dirigées par Jean Frappier, XCII, Genève, 1967, p. 7.

Commençons par dire ce que nous savons, ou plutôt ce que nous ne savons pas, ou que nous connaissons mal, relativement à Roland. Etant donné que j'ai exposé le problème rolandien il y a peu[2], et que depuis la parution de mon étude il n'a guère fait de progrès, on me pardonnera de ne donner ici qu'un bref résumé de mes considérations. S'il est exact que la *Vita Karoli* d'Eginhard mentionne bien, dans le récit tendancieux qu'elle fait de la bataille des Pyrénées qui eut lieu le 15 août 778, et qui termina de manière dramatique l'infortunée expédition d'Espagne dirigée par Charlemagne en personne[3], les noms de Eggihardus, Anshelmus et Hruotlandus, comme étant ceux des trois principaux capitaines francs morts dans ce combat, il est vrai aussi que déjà Pertz, dans l'édition de cet écrit qu'il a donnée dans les *Monumenta Germaniae Historica* en 1829[4], avait remarqué que tous les manuscrits de ce qu'il appelle la famille *B* de la *Vita Karoli* ne contenaient que deux noms, ceux d'*Eggihardus* et d'*Anshelmus*, mais pas celui de *Hruotlandus*, et que seuls ceux des groupes *A* et *C* fournissaient les trois mentions. Mais le dogme ayant prévalu que les manuscrits du type *A* étaient plus anciens que ceux des autres familles, ce furent les premiers qui servirent à l'établissement du texte dans les éditions de Waitz, puis de Holder-Egger[5], si bien qu'on admit un autre dogme, qu'Eginhard,

---

[2] PAUL AEBISCHER, «Roland. Mythe ou personnage historique?» in *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. XLIII (1965), pp. 849–901. Réimprimé dans mes *Rolandiana et Oliveriana*, pp. 99–138.

[3] Sur cette expédition, ses causes et ses conséquences, voir R. DE ABADAL, *La expedición de Carlomagno a Zaragoza en 778. El hecho histórico, su carácter y su significación, in Coloquios de Roncesvalles*, in *Publicaciones de la Facultad de Filosofía y Letras*, ser. II, vol. 4, Zaragoza, 1956, et mon étude *L'expédition de Charlemagne en Espagne jusqu'à la bataille de Roncevaux*, in *Rolandiana et Oliveriana*, pp. 83–98, dans laquelle j'ai réuni deux de mes articles antérieurs l'un ayant le titre que je viens de mentionner, publié dans la *Revue suisse d'histoire*, vol. VII (1957), pp. 28–43, et l'autre étant intitulé «Le rôle de Pampelune lors de l'expédition franque de 778 en Espagne d'après l'histoire et l'épique médiévale», paru dans le même revue, vol. IX (1959), pp. 305–333.

[4] MGH, *Scriptorum* t. II, Hannoverae, 1829, p. 448, note V.

[5] Voir en particulier O. HOLDER-EGGER, «Zur Überlieferung von Einhards Vita Karoli Magni», in *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, vol. LXXIII (1911), pp. 395–414, et surtout les pages 406 et 408.

dans son ouvrage, avait d'abord énuméré trois personnages, et que ce n'est que plus tard, par suite peut-être d'une erreur de copiste, que le nom de *Hruotland*, avec naturellement la mention de son titre, «praefectus Britannici limitis», disparut de la liste. En d'autres termes, seul le texte de la famille *A* était complet en cet endroit, tandis que celui de la famille *B* était lacuneux. Mais les choses se gâtèrent en 1926. A cette date, en effet, un savant américain, M. James Westfall Thomson, revenant sur le problème du classement des manuscrits de la *Vita*, crut pouvoir proposer une solution nouvelle, à savoir que l'œuvre d'Eginhard avait été conservée en une double rédaction, une première représentée en particulier par un manuscrit de la classe *B*, le *B1*, qui de tous les manuscrits de la *Vita* serait le plus proche de l'original, et une seconde rédaction postérieure de quelques années[6]. Proposition qui culbutait les situations considérées comme acquises, puisqu'elle attribuait le droit d'aînesse à la classe *B* – celle, je le répète, des deux seuls noms d'Eggihardus et d'Anshelmus –; proposition révolutionnaire qui, si elle ne put être connue d'Halphen, dont l'édition de la *Vita* date de 1923[7], fut dédaigneusement repoussée par Fawtier, qui la considéra comme «aussi ingénieuse que peu fondée», la lecture du mémoire de M. Thomson suffisant «pour se convaincre de la faiblesse de ses arguments»[8]. N'empêche que ce fut par le truchement de Fawtier que cette idée s'insinua dans les travaux qui allaient se multiplier sur la *Chanson de Roland*. Signalée d'abord par M. Roncaglia[9], elle parvint à la connaissance de M. de Riquer[10],

---

[6] J. W. Thompson, «The Manuscripts of Einhard's Vita Karoli and the Matter of Roland», in *Mélanges d'histoire offerts à Henri Pirenne*, t. II, Bruxelles, 1926, pp. 518–532; voir en particulier les pages 523 sqq. et la conclusion p. 532.

[7] *Eginhard, Vie de Charlemagne éditée et traduite par* L. Halphen, in *Les Classiques de l'histoire de France au moyen âge*, I, Paris, 1923, p. XVI.

[8] R. Fawtier, *La Chanson de Roland. Etude historique*, Paris, 1933, p. 379.

[9] *La «Chanson de Roland»*, p.p. A. Roncaglia, in Istituto di Filologia romanza dell'Università di Roma, *Testi e manuali*, a cura di A. Monteverdi, n° 27, Modena, 1947, p. 239, en note.

[10] M. de Riquer, *Los cantares de gesta franceses*, Madrid, s.d. (1952), p. 19, note 5. Cf. du même *Les chansons de geste françaises*, 2e éd., Paris, 1957, p. 17, note 6.

fut reprise par Menéndez Pidal[11], servit de thème principal à un congrès de la Société Rencesvals[12] (qui réunit les spécialistes de l'épopée française), fut approfondie par M. de Mandach[13], et fait actuellement encore l'objet des recherches de M. le professeur Bischoff, le savant paléographe de l'université de Munich. A notre grand étonnement, nous nous apercevons, à mesure que ces recherches s'étendent et s'approfondissent, que les manuscrits de la famille *A* sont sensiblement plus récents qu'on ne l'avait dit et cru, alors qu'au contraire ceux de la classe *B* sont certainement plus anciens. Résultat pratique: il devient de plus en plus vraisemblable que la double mention «Eggihardus et Anshelmus» est antérieure à celle qui livre les trois noms: en d'autres termes, la présence de Hruotlandus est une adjonction au texte primitif.

Une adjonction due à quoi, à quelle influence? Nous reviendrons sous peu sur ce point délicat. Il s'agit pour l'instant de déterminer si notre Hruodlandus est un personnage historique qui s'est introduit dans la légende, ou s'il s'agit au contraire d'un personnage de légende qui, forçant la main à Eginhard, a réussi à se faufiler dans l'histoire. D'où la nécessité pour nous de voir si d'autres sources peuvent nous fournir des renseignements sur l'historicité de Roland.

Avouons d'entrée de jeu que, sitôt qu'on l'aborde, cette recherche se présente mal. Car si pour *Eggihardus* nous possédons la copie de son épitaphe[14]; si la présence d'*Anshelmus* est certifiée à la cour de Charlemagne par le fait qu'il est témoin de trois diplômes, deux de 775 et un de 777, *Roland*, lui, n'a laissé son nom qu'au bas d'actes falsifiés portant les dates de 801 et de 809, bien postérieures par conséquent à celle de sa mort. Sans doute le trouvons-nous aussi en mars 777, dans la soi-disant donation par Fulrad de la «villa»

---

[11] R. Menéndez Pidal, *La Chanson de Roland y el neotradicionalismo*, Madrid, 1959, p. 267 sqq.; le même, *La Chanson de Roland et la tradition épique en France*, 2e éd., Paris, 1960, p. 287 sqq.

[12] *Bulletin bibliographique de la Société Rencevals*, fasc. n° 2, Paris, 1960, p. 94.

[13] A. de Mandach, *Naissance et développement de la chanson de geste en Europe. I. La geste de Charlemagne et de Roland*, in *Publications romanes et françaises fondées par Mario Roques publiées par Jean Frappier*, LXIX, Genève et Paris, 1961, pp. 52–61.

[14] MGH, *Poetae latini aevi Carolini*, vol. I, pars prior, p. 102.

d'Andolsheim, près de Colmar, au prieuré voisin de Liepvre: mais ce n'est là que le trucage d'un testament de ce même Fulrad, trucage dans lequel le nom d'un certain *Raulcone* a été remplacé par celui de *Rotlani*[15]. Sans doute aussi a-t-on signalé la présence d'un *Rothlando* dans un diplôme, parfaitement authentique celui-là, qui a trait à un jugement du tribunal du palais en faveur de Gundeland, abbé de Lorsch, en mars 772[16]: mais c'est que nous ne disposons plus de l'original, mais seulement d'une copie, qui n'est qu'un résumé, conservée dans le cartulaire de cette abbaye, copie défectueuse en de nombreux détails – dans la date par exemple –, et exécutée seulement dans la seconde moitié du XIIe siècle, soit quatre siècles après la date assignée à notre texte. Impossible par conséquent d'exclure la possibilité qu'un copiste tardif n'ait pu avoir l'idée de corser la liste des témoins en lui ajoutant ce nom de *Rothlando:* si bien que je tremble en pensant que l'historicité de notre héros n'a pour seule et unique base qu'un témoignage tronqué, peut-être truqué, et relativement récent, puisqu'il appartient à une époque où l'on chantait partout de Roland, sur les bords du Rhin comme en France et ailleurs.

Sans doute dira-t-on que la *Vita Karoli* ne fait pas que mentionner le nom de Roland: elle lui attribue aussi le titre de «praefectus Britannici limitis». Mais c'est que les textes historiques du VIIIe siècle qui relatent avec plus ou moins de détails trois expéditions franques contre les Bretons, expéditions qui eurent lieu en 753, en 786 et en 799, non seulement ne parlent jamais d'un Roland comme chef de marche, mais laissent entendre que si ces expéditions se sont succédé à peu d'années les unes des autres, c'est que dans les intervalles la Bretagne avait repris la liberté à laquelle elle était si profondément attachée. Des trois, nous connaissons les chefs: la première fut dirigée par Pépin le Bref en personne, la seconde par Audulfus «regiae mensae praepositus», la troisième

---

[15] M. Tangl, «Das Testament Fulrads von Saint-Denis», in *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere Geschichte*, vol. XXXII (1907), p. 180 sqq.

[16] Th. Sickel, *Lehre von den Urkunden der ersten Karolinger*, Wien, 1867, p. 18–19; la datation est fixée dans les remarques finales, à la page 229. Voir également J. F. Böhmer, E. Mühlbacher, *Die Regesten des Kaiserreiches unter den Karolingern*, Innsbruck, 1880, pp. 54–60.

enfin par le comte Wido, à propos duquel apparaît pour la première fois, dans les *Annales dites d'Eginhard*, le titre de «praefectus Brittanici limitis»[17]. Voilà tout ce que nous savons sur la Bretagne à cette époque: aucun autre comte de marche, je le répète, qu'il s'agisse de Roland ou de quelque autre personnage, ne fait preuve d'une quelconque activité, tant entre 753 et 786 qu'entre cette date et la fin du siècle.

Sans doute encore a-t-on tenté de trouver une preuve de l'existence d'un Roland, comte de marche, dans des indications numismatiques. Gariel, sous les numéros 113 et 114 de son catalogue, signale deux types de deniers au nom de Roland, le premier portant à l'avers le nom CAROLVS sur deux lignes, et au revers celui de ROD. LAN sur deux lignes séparées par une série de points, le second ayant à l'avers les lettres KRF et au revers ROD-LAN sur deux lignes semi-circulaires[18]. Deux cas auxquels, il y a quelque soixante ans, est venu s'ajouter un troisième qui nous intéresse d'autant plus qu'il a été découvert dans un trésor composé de cent-seize monnaies, enfoui au pied des ruines du château de Grüneck, entre Ilanz et Ruschein[19]: le dernier en question étant exactement semblable au n° 113 de Gariel. D'après M. Grierson, ce trésor aurait

---

[17] MGH, *Scriptorum* t. II, p. 187.

[18] E. GARIEL, *Les monnaies royales de France sous la race carolingienne*, 2e partie. Strasbourg, 1884, p. 132. Ces monnaies sont reproduites dans la planche IX, nos 113 et 114. Sur le n° 114, voir M. CEREXHE, *Les monnaies de Charlemagne*, Gand, 1887, p. 89, n° 45, qui en donne une description détaillée, et le tout récent travail de M. J. STIENNON, «Le Denier au nom de Charlemagne», in *Cahiers de civilisation médiévale*, IIIe année (1960), p. 87, note 2.

[19] Voir sur ce denier F. VON JAECKLIN, «Der langobardisch-karolingische Münzfund bei Ilanz», in *Mitteilungen der bayrischen numismatischen Gesellschaft*, vol. XXV (1906–1907), p. 28–79; A. LUSCHIN VON EBENGREUTH, «Beiträge zur Münzgeschichte in Frankreich. I. Der Münzfund von Ilanz», in *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere Geschichtskunde*, vol. XXXIII (1907), pp. 437–459; PH. GRIERSON, «La trouvaille monétaire d'Ilanz», in *Schweizer Münzblätter. Gazette numismatique suisse*, IV–VI, Bâle, 1953–1956, pp. 46–48; L. JOOS, «Überblick über die Münzgeschichte und die wichtigsten Münzfunde von Graubünden», in *86. Jahresbericht der historisch-antiquarischen Gesellschaft von Graubünden*, 1956, Chur, 1957, p. 124 sqq., où la pièce est reproduite à la p. 125, fig. 18.

été enfoui entre 790 et 794[20]; et, comme l'a justement observé M. Stiennon[21], la présence de notre denier dans cet ensemble suffit à démontrer l'authenticité de la médaille en question. Mais si cela est établi, ce qui est bien moins clair est la valeur et la signification, sur ces trois pièces, du voisinage des noms de *Charlemagne* et de *Roland*. Sans doute possédons-nous un certain nombre d'autres pièces portant des noms de personne: les numismates ne sont malheureusement pas d'accord dans l'interprétation de ce fait, les uns voyant dans ces noms ceux de simples monétaires, les autres ceux de hauts personnages, de comtes de marche qui de par leurs fonctions auraient eu le droit de battre monnaie à leur nom. L'ennui est que les hypothèses tendant à l'identification de ces noms avec ceux de personnalités marquantes de l'époque sont purement gratuites, de sorte qu'il n'est pas du tout démontré que les comtes de marche aient pu émettre des deniers portant leurs noms. Le cas le plus voisin du nôtre, sans doute, est celui de Milon, comte de Narbonne, qui a laissé son nom sur deux deniers, chacun d'un type différent, où MILO ne voisine du reste qu'une fois avec le nom de Pépin, tandis que l'avers du second porte l'indication NRBO, soit «Narbonne», indication qui figure sur un troisième denier en même temps que «Carulus», et enfin sur un quatrième où NRBO voisine avec le nom de Pépin[22]. Mais si Gariel, trop justement, considère tous ces deniers comme de vulgaires falsifications, un numismate narbonnais, par contre, Georges Amardel, passant comme chat sur braise sur cette grave accusation, a tenté de classer chronologiquement nos quatre types et, échafaudant hypothèse sur hypothèse, a prétendu refaire avec leur aide toute l'histoire de la région pendant le règne de Pépin le Bref et de son successeur[23]: il aboutit à la conclusion que Milon avait battu monnaie à Narbonne parce qu'il l'avait fait antérieurement en tant que chef indépendant des Goths, et que son monnayage dura jusqu'au jour où Charlemagne lui retira un privilège que son prédécesseur avait toléré pour la raison que «le

---

[20] PH. GRIERSON, art. cit., p. 47.

[21] J. STIENNON, art. cit., p. 88.

[22] E. GARIEL, op. cit., vol. cit., pp. 127–218.

[23] G. AMARDEL, «Le comte Milon», in *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, t. VII (1902), p. 12 sqq.

prestige de Milon et son influence sur ses compatriotes devaient maintenir l'union et la paix dans la province, ainsi que l'obéissance au roi des Francs»[24]. Edifice des plus fragiles que celui construit par Amardel: mais, même si par impossible il était solide, nous devrions accepter aussi sa conclusion, à savoir que Milon avait battu monnaie, d'abord en tant que chef goth de la Narbonaise, puis que le monnayage avait continué en vertu d'une tolérance de Pépin. C'est dire, en un mot, que ces deniers frappés par Milon ne sauraient – bien au contraire – servir de preuve qu'en principe un chef de marche, en tant que tel, avait le droit de battre monnaie à son nom.

Les indications tirées de la numismatique n'ayant aucune valeur probante, non plus que celles que fournit l'histoire de la Bretagne, nous sommes bien forcés de conclure que s'il a existé un Hruodlandus, rien ne nous dit qu'il ait été préfet des marches bretonnes. En résumé, comme l'a dit M. de Mandach – et je suis totalement de son avis –, «l'historicité de la présence d'un Roland à la défaite pyrénéenne de 778 n'est nullement établie»[25].

Mais alors, comment expliquer son intrusion dans la seconde édition de la *Vita Karoli* ou, plus précisément, dans le groupe *A* des manuscrits de l'œuvre d'Eginhard? Le seul savant qui ait jusqu'ici répondu à cette question est Menéndez Pidal qui, dans la séance que la Société Rencesvals consacra, le 23 juillet 1959, au témoignage de l'historiographe carolingien relatif aux principales victimes du désastre des Pyrénées, revenant sur les faits qu'il avait déjà réunis dans son livre, à savoir que la dite bataille est exposée dans la *Vita* avec un luxe de détails qu'Eginhard n'étale jamais ailleurs, que ce dernier fait un sort à Roland qui, tout personnage important qu'il eût pu être, n'était pas un palatin, qu'il n'était pas en contact immédiat avec la maison et la personne du roi, ne peut s'expliquer cette exception que par le fait «que Eginhardo estaba influído por un relato vivísimo de esa derrota, el cual oscurecía todos los otros recuerdos de las muchas campañas llevadas a cabo en España» et qu'il «obró impresionado por el canto popular que en la batalla del Pirineo destacaba el porte del prefecto sobre el de todos los pala-

---

[24] G. Amardel, art. cit., pp. 19–21.

[25] A. de Mandach, op. cit., p. 32.

tinos»[26]. En d'autres termes, nous aurions eu un chant populaire qui, laissant de côté les personnages d'Eggihardus et d'Anshelmus, aurait célébré Roland d'une manière telle que, lorsqu'on procéda à une révision du texte de la *Vita Karoli*, les érudits du temps, étant donné la popularité désormais acquise par notre héros, se virent forcés de lui accorder une place dans la brève liste des principales victimes de la bataille du 15 août 778.

*

Cela dit, passons au cas d'Arnold de Winkelried. Qu'on me permette de préciser que ce n'est pas la bataille de Sempach qui m'intéresse, ni dans son cadre d'ensemble, ni dans ses multiples détails plus ou moins pittoresques, et que seul le problème de l'introduction du nom de Winkelried dans la tradition historique va retenir mon attention. Mais je ne puis m'empêcher de comprendre que le récit de cette bataille tel qu'il nous est parvenu, que ce mélange de détails fournis non seulement par les historiographes, mais aussi par des chants de guerre pratiquement indatables, ait pu susciter des mouvements divers chez les critiques pour lesquels l'existence de notre héros n'était pas nécessairement un article de foi. D'où ce que l'on a dénommé pittoresquement la «seconde bataille de Sempach», combattue seulement à coups de plume, entre savants, autrichiens surtout, et érudits de la Suisse allemande. Celui qui commença le branle fut le prince Eduard-Maria Lichnowsky qui, dans sa *Geschichte der Söhne Herzog Albrechts des Zweiten*, parla de la bataille sans mentionner le moins du monde Winkelried, et s'excusa en disant que «da die ältesten Berichterstatter, zum Beispiel Justinger und Russ nichts von Arnold Struthan aus Winkelried sagen, so konnte auch von ihm keine Erwähnung gemacht werden»[27]. Et la même année parut dans un journal allemand qui n'est pas plus clairement désigné par G. Tobler[28] un article de

[26] *Bulletin bibliographique de la Société Rencesvals*, vol. cit., pp. 92–93. Voir aussi R. Menéndez Pidal, *La Chanson de Roland et la tradition épique...*, p. 290.

[27] Fürst E. M. Lichnowsky, *Geschichte der Söhne Herzog Albrechts des Zweiten*, in *Geschichte des Hauses Habsburg*, 4. Theil, Wien, 1839, pp. 240–243 et 286, note 37.

[28] G. Tobler, *Zur Genesis der Winkelriedfrage. Die Bärenholdlieder und ihr Verfasser*, Bern, 1905, p. 3.

Friedrich Giehne, *Die Schweiz und die Schweizer*[29], dans lequel l'auteur exprimait assez méchamment ses doutes sur le point qui nous occupe.

Mais il ne semble pas que ces deux écrits eussent ému outre mesure les historiens suisses: Kasimir Pfyffer, pour ne citer que ce nom, fait un récit de la bataille en s'en tenant au schéma désormais traditionnel depuis Johannes Müller[30] – «unser schweizer Tacitus», dit le savant lucernois – et ses prédécesseurs. En réalité, la seconde bataille de Sempach ne s'engagea vraiment qu'en 1860, lorsque Ottokar Lorenz, jeune archiviste et bientôt professeur à l'université de Vienne, après qu'il eut résumé les péripéties du combat d'après le *Siegeslied* du pseudo-Halbsuter, et qu'il eut lui aussi noté que «alle Geschichtschreiber schweigen mit Beharrlichkeit von dem Opfertod des Winkelrieds», bien que ces auteurs – il parle de Justinger, de Russ et d'Etterlin – soient «alle von Herzen anti-österreichisch», qu'ils «lieben alle drei Sagen und Geschichten aus allen Winkeln der Schweiz, wenn sie auch nur einigermaßen glaubwürdig sind», et que «wenn ein bedeutendes Ereignis wie das, welches das Lied von Winkelried erzählt, überhaupt bekannt gewesen wäre, so wäre es eine Thorheit zu meinen, daß es nur diesen drei Geschichtschreibern unbekannt geblieben sei»[31]. Si bien qu'il n'hésite pas à conclure que «die That des Winkelried, den die spätern dann noch in einen Arnold Strutthahn von Winkelried verwandelt haben, ist wahrscheinlich nicht geschehen, und wenn der Erzählung irgend ein Ereignis zu Grunde liegt, so hat dasselbe doch ganz sicher keine entscheidende Bedeutung für den Erfolg der Schlacht. Es sind Familiensagen, die hier wie dort dann in die Chroniken aufgenommen wurden und die Geschichte in Mythen verwandelt haben»[32], légendes familiales dont au surplus la geste de la famille Winkelried

---

[29] Article reproduit dans F. GIEHNE, *Studien und Skizzen aus der Mappe eines Zeitschriftstellers*, Karlsruhe, 1844.

[30] KASIMIR PFYFFER, *Der Sempacher-Krieg, eine historische Skizze*, Luzern, 1844, pp. 21–23.

[31] OTTOKAR LORENZ, *Leopold III. und die Schweizer Bünde*. Ein Vortrag gehalten im Ständehause am 21. März 1860, Wien, 1860; tirage à part de la *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien*, vol. XI (1860), pp. 277–310.

[32] OTTOKAR LORENZ, op. cit., p. 28.

était truffée, puisqu'on faisait d'un Heinrich Winkelried un des participants au serment du Grütli, et qu'un autre membre était bien connu pour avoir tué un dragon[33].

Assertions qui provoquèrent, et une piètre réponse d'un érudit argovien, Rauchenstein[34], et une duplique de Lorenz qui n'apporta rien de bien nouveau[35], et surtout un important article de Georg von Wyss. A l'argument principal de Lorenz, à savoir que l'historiographie est muette en ce qui concerne l'héroïque sacrifice de Winkelried, il répond en produisant le témoignage d'une chronique zuricoise qui contient le passage qui suit:

«Des half uns ein getrüwer man under den Eidgenozen. Do der sach das es so übel gieng und die herren mit iren glänen und spießen allwegen die vordresten niderstauchent, Ee das man si alda erlangen möchti mit den hallenbarten, do trang der erber from man hinfür und erwuste so vil Spieße wz er ergriffen mochten und truckt si nider, dz die Eidgenossen die spiez alle abschlugen mit den hallenbarten und do zu inen kamen und trost si und gab inen fröwd und rüfft und sprach, si fluchint all da hinden ...[36].»

Le dit manuscrit porte la date de 1476. Mais son éditeur estime qu'il ne s'agit là que d'une copie d'un texte plus ancien datant de 1438. Que le texte en question ait été élaboré à cette date ou à l'autre, cela n'a heureusement pour nous aucune importance. Il m'est égal par conséquent que Waitz[37] ait cru devoir faire des objections aux considérations chronologiques émises par von Wyss; il m'est égal aussi que M. Hans Georg Wirz, ait cru démontrer qu'un fragment de chronique zuricoise, qu'il appelle le fragment *C*, date de 1422 environ, c'est-à-dire d'une époque assez rapprochée de la bataille pour que des contemporains en eussent conservé

---

[33] Ottokar Lorenz, op. cit., p. 44.

[34] Rudolph Rauchenstein, *Winkelrieds That bei Sempach ist keine Fabel*, Aarau, 1861.

[35] Ottokar Lorenz, *Die Sempacher Schlachtlieder*, Wien, 1861, 26 pages.

[36] Georg von Wyss, *Über eine Zürcher-Chronik aus dem fünfzehnten Jahrhundert und ihren Schlachtbericht von Sempach*. Vortrag in der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich gehalten am 21. Juli 1862, Zürich, 1862, p. 16.

[37] O. Waitz, en effet, dans son compte rendu de l'ouvrage de G. von Wyss, paru dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 3e vol. de 1862, pp. 1925–1928, trouve simplistes et inefficaces les indices qui ont porté le savant zuricois à adopter la date de 1438 pour l'original du texte de 1476. Et il n'a certes pas tort.

le souvenir. En ce qui concerne la date, il la fixe en tablant sur deux constatations: d'abord que le copiste de ces feuillets a utilisé du papier filigrané, et que le filigrane – la fameuse «rencontre», pour user du terme héraldique, le crâne de bœuf si rare à la fin du moyen âge – «deckt sich in seiner Struktur und der ganz eigenartigen massigen Form des Ochsenkopfes überraschend deutlich mit dem in Nr. 15115 [du recueil de Briquet] beschriebenen, äußerst seltenen Papier, das sich in St. Dié für die Jahre 1416 und 1420 nachweisen läßt»[38]; ensuite que «die regelmäßigen Züge der Buchstaben erinnern nicht wenig an Zürcher Kanzleischriften, wie wir sie in Urkunden, Akten und Stadtbüchern um die Wende des 14. und 15. Jahrhunderts antreffen»[39]. Quant à la première de ces constatations, osé-je dire qu'en lieu et place des reproductions des vues de la bataille qui ornent son étude, j'eusse préféré que M. Wirz nous eût donné un calque exact du filigrane en question, et que j'eusse souhaité aussi un mot d'explication concernant la singulière utilisation, à Zurich et à Saint-Dié, et rien que là, du papier qui nous intéresse? Et quant à la seconde, une page du manuscrit *C* aurait été la bienvenue, à côté de quelques exemples de l'écriture des actes officiels zuricois du temps. Mais il y a plus, hélas. Du texte lui-même, M. Wirz ne dit pas grand chose; en tout cas, il ne paraît pas contenir le récit de la bataille. Lacune que l'auteur comble d'une façon inattendue: après qu'il a noté les grandes ressemblances qu'il a avec celui de 1476 que j'ai transcrit plus haut, il ajoute qu'il existe aussi une copie faite par un certain Ulrich Escher en 1543, «die nicht von der Kopie von 1476, sondern von einer bessern Vorlage abstammt», qui serait sans doute notre manuscrit *C* alors qu'il était encore complet[40]. Si bien que, après tous ces tours de passe-passe, il reproduit, l'un à côté de l'autre, et le texte de 1543, et celui de 1476[41].

---

[38] Hans Georg Wirz, «Der Sieg von Sempach im Lichte der Überlieferung», in *CXVII. Neujahrsblatt der Feuerwerker-Gesellschaft (Artillerie-Kollegium)* in *Zürich auf das Jahr 1922*, 56 pages; voir en particulier les pp. 24–31.

[39] Hans Georg Wirz, op. cit., p. 25.

[40] Hans Georg Wirz, op. cit., pp. 30–31.

[41] Hans Georg Wirz, op. cit., p. 33.

Le texte de 1543, le voici pour ce qui a trait au héros de Sempach:

«Deß half inen Gott und gar ein trüwer man under den Eydtgnossen. Da er sache, das es alls übel gienge, das die herren die forderen niderstachend mit den langen glenen, Ee das man sy erlangen mocht mit den halbarten, wann do ze mal die langen spieß in Eydtgnossen nit sit warend, do trang der byder man herfür und erwüschet so vil glenen als er begriffen mocht under sin arm und truckt sy nider alls fast, das die Eydtgnossen die glen abschlugend und sy erlangen mochten mit den hallbarten, und gab inen ein fröud, und schruwen allgemeinlich: sy flüchen all da hin.»

La comparaison des deux passages montre qu'il n'y a aucune différence essentielle entre celui de la chronique de 1476 et celui d'Ulrich Escher: tout au plus ce dernier laisse-t-il supposer que ce n'est plus le «getrüwer man» qui annonce la fuite des Autrichiens alors qu'il tient encore sa brassée de lances contre sa poitrine, mais l'ensemble des Confédérés. Mais là n'est pas l'intérêt primordial de la pièce nouvelle introduite au débat par M. Wirz: c'est qu'il prétend reculer de plus de cinquante ans le premier témoignage historique relatif au héros de Sempach. J'ai laissé entrevoir plus haut les graves doutes que suscite ce témoignage, puisque, sans crier gare, le critique utilise un texte du milieu du XVIe siècle pour en inférer l'existence d'une version identique cent vingt ans plus tôt; j'ai laissé entrevoir les déficiences concernant la datation du fragment qu'on prétend reconstituer: et cependant, je suis prêt – et il est impossible d'être plus bénévole – à avaliser l'ensemble de la construction proposée par M. Wirz, en admettant que dès 1425 environ il circulait dans la Confédération une tradition relative à un héros anonyme qui aurait tiré à Sempach les Confédérés d'une situation des plus mauvaises, en embrassant un certain nombre de lances des chevaliers autrichiens, et en frayant ainsi un chemin à ses camarades.

Tradition qui a eu du reste la vie dure, puisque non seulement nous la retrouvons dans la copie d'Ulrich Escher exécutée en 1543, mais aussi, engaînée dans un latin amphigourique et prétentieux, dans le *Florus Helveticus* du zuricois Rodolphe Gualther, ouvrage écrit en 1538. Cet auteur, en effet, après avoir relaté l'acte héroïque d'un chevalier autrichien qui, le premier de tous, se lança contre les Suisses, raconte qu'il se passa quelque chose de semblable chez ces derniers, puisque

«Decius quidam Codrusve qui admiranda in patriam pietate aciem perrumpere ausus est. Cum enim nostrorum aciem pene ad interitum inclinare videret, dolebat viro tanto, talem gentem, qua hactenus etiam superbissimorum cristas contudisset, nunc ab Austriae nobilibus, hostibus crudilissimis vinci. Tandem inter armorum strepibus paternae pietatis non oblitus, Helvetios partim ad fortitudinem, majorum exempla ab oculos ponens, adhortatus est, partim flagitavit ut parentibus liberisve suis bene prospiciant. Se enim rem ausurum que non modo sibi honestum mortis genus, sed et genti asserat victoriam. Omnibus ad haec acclamantibus, Deo se commendans, pronum super hostium arma hastasque (se) injecit, ac multis hastis praetensis confessus quidens periit, sed eos, quorum hastas prehenderat, a pugna impedivit. Helvetii interim avitae fortitudinis non immemores in impeditos impetum facientes, iis occisis in hostium irrumpunt aciem...[42].»

Passage intéressant, puisque les noms de Decius et de Codrus ne servent qu'à masquer ceci: que notre auteur, comme ceux des chroniques zuricoises, était dans l'impossibilité d'attribuer un nom, son vrai nom, au héros qu'il magnifiait, à cet inconnu auquel les Suisses devaient leur victoire.

*

Arrêtons-nous ici un moment pour faire le point. Nous avons déjà dit que, pour jeter la suspicion sur la légende qui nous occupe, ou pour la récuser, Lichnowsky, et après lui Lorenz, remarquent qu'il n'est pas question de Winkelried chez les historiographes, Justinger, Russ ou Etterlin, Kleissner, plus tard, fait la même observation à propos des chroniqueurs autrichiens, Gregor Hagen, Peter der Suchenwirt, la chronique de Constance, Königshofen, la soi-disant chronique de Klingenberg, Detmar, si bien qu'il conclut qu'il s'agit là d'une adjonction provenant d'une source orale, destinée à enjoliver le récit, adjonction du reste si imprécise dans ses contours qu'on ne sait trop si le héros a perdu la vie ou non dans l'accomplissement de son geste[43]. En réalité, il suffit de lire le recueil de textes dû à Th. von Liebenau pour se rendre compte que c'est par dizaines, à partir du lendemain de la bataille jusqu'au début du

---

[42] Th. von Liebenau, *Die Schlacht bei Sempach. Gedenkbuch zur fünften Säcularfeier*, Luzern, 1886, pp. 243–244. Cet ouvrage sera désormais cité sous le seul nom de son auteur.

[43] Otto Kleissner, *Die Quellen zur Sempacher Schlacht und die Winkelriedsage*, Göttingen, 1873, pp. 1–34 et 50 sqq.

XVIIe siècle, date à laquelle cet auteur a arrêté sa compilation, que peuvent se compter les récits qui taisent le fait et n'accordent pas la moindre attention au personnage dont nous nous occupons. Historiographes autrichiens, chroniqueurs de l'Allemagne méridionale, chroniqueurs suisses sont également muets. Les Autrichiens n'en parlent pas? C'est qu'ils n'avaient aucun intérêt à exalter Winkelried, un de ces «armen gmeinen puren», comme dit une chanson dont nous allons nous occuper, qui avaient eu le front de battre les troupes du duc et de tuer la fine fleur de sa noblesse. Les Zuricois sont muets? C'est qu'ils s'étaient bien gardés de soutenir leurs Confédérés de la Suisse centrale. Les Bernois non plus? C'est qu'eux aussi n'avaient point pris part à la bataille.

Constatons pour notre compte l'existence et la prépondérance d'une historiographie officielle, aulique, bien pensante si l'on veut, qui, pour des raisons sans doute multiples – peut-être tout simplement parce que la véridicité et la véracité de l'épisode ne s'imposait nullement – a cru bien faire de n'en point parler.

Néanmoins, en marge de ce silence officiel, nous avons vu apparaître timidement, dans les chroniques zurichoises dont j'ai parlé tout à l'heure, un héros aussi courageux qu'anonyme, «ein getrüwer man under den Eidgnossen» un «byder man» que Gualther, faute de mieux, appelle un Décius ou un Codrus helvétique. Apparition timide qui, selon les savants spécialisés dans le vieillissement des chroniques, se manifeste tôt dans le XVe siècle, et dure au moins jusqu'en 1538.

Mais si ces allusions aux héros latins et grecs témoignent en faveur de l'érudition de Gualther, elles montrent plus encore la gêne qu'éprouvait un écrivain alors qu'il devait faire le récit de la bataille de Sempach. Gêne que nous ressentons encore aujourd'hui: car si nous acceptons l'argumentation de M. Wirz, nous nous trouvons en face de ce fait paradoxal qu'au surlendemain du combat, alors que vivait encore, à Lucerne ou à Altorf, quelque vieillard qui y avait pris part, personne, mais là personne n'était capable de mettre un nom sur le héros de Sempach. Fait inexplicable en 1476; fait inconcevable en 1422. La mémoire de Codrus et des Decius a survécu depuis des dizaines de siècles; de notre héros, quelques lustres après son geste, personne ne savait plus comment il s'appelait;

bien plus, pour d'aucuns il y avait sacrifié sa vie, tandis que pour d'autres il avait sans doute survécu, puisque sa mort n'était pas mentionnée. Si la chronique de 1422 ne fournit pas de nom c'est que, dit M. Wirz, cela «hat seinen Grund kaum darin, daß er ihm unbekannt war», mais que «einzelne Namen zu nennen, lag nicht im Sinne des Chronisten, es kam ihm mehr darauf an, die aus dem täglichen Geschehen und dem Lauf der Welt hervortretenden Ereignisse, Grundsätze und Lehren, die sich in den Lebenserscheinungen des Gemeinwesens und seiner Glieder verkörpern, dem Leser vor Augen zu stellen»[44]. Détestable rhétorique qui ne voile que ceci, que notre chroniqueur, comme celui de 1422, comme Gualther, ne savait rien de précis concernant les origines de notre héros, et que les uns et les autres avaient assez de conscience pour ne lui avoir pas inventé un nom.

Mais il y avait là une place, et une place de choix, qui ne demandait qu'à être occupée. En sachant s'y prendre, une famille pouvait faire rejaillir sur elle-même la gloire de l'inconnu de Sempach, et cela jusqu'à la consommation des siècles, comme pour Decius et Codrus.

Ce postulant, cet intrus, nous allons bientôt le rencontrer; il se faufile dans le récit avec une timidité telle qu'elle paraît bien être le fait de quelqu'un dont les états de service ne sont pas des plus en règle. Avec les chroniqueurs qui ne citent même pas d'acte particulier d'héroïsme ayant eu lieu à Sempach, nous sommes dans la ligne de l'histoire officielle et sérieuse; avec les chroniques zuricoises et Gualther qui s'en inspire, nous passons en seconde classe, celle des historiographes dilettantes, mais honnêtes, qui entérinent sans doute l'acte d'héroïsme en question, mais qui ne font néanmoins du héros qu'un anonyme. Nous allons entrer maintenant en quatrième classe, celle de l'histoire populaire pour qui tous les matériaux sont également bons, quelle qu'en soit la provenance. Le chroniqueur zougois Werner Steiner, en effet, après avoir dit en deux lignes que le 9 juillet 1386 «geschach die Schlacht vnd Stryt vor Sempach von den 4 Waldstätten Lucern, Vry, Schwytz und Underwalden», ajoute simplement que «ward darvon ein Lied

---

[44] Hans Georg Wirz, op. cit., p. 31.

gmacht»[45]. Chanson que, dans son *Historia Zürich vnd Zug beträffend* écrite en 1532, il reproduit en entier: et nous y apprenons en particulier – c'est ce qu'on a appelé «das größere Sempacherlied» – que:

Ein Winkelriet der seit:
he wend irs gnießen lan
min arme kind und frouwe,
so wil ich ein frëvel bstan.
Thrüwen lieben Eidgnossen,
min lëben verlür ich mit,
sy hand ir ordnung bschlossen
wir mögends in brechen nit,
he, ich wil ein ynbruch han,
des wellind ir min gschlechte
in ewikeit genießen lan.
Hiemitt da thett er fassen
ein arm vol spießen bhënd,
den sinen macht er gassen
sin läben hatt ein ënd ...[46].»

Si, comme première mention de ce chant de guerre dans lequel apparaît «ein Winckelried», je choisis le texte qui accompagne l'*Historia* de Werner Steiner, c'est uniquement parce que ce texte porte une date. Mais je suis persuadé que ce «größeres Sempacherlied» non seulement n'est pas dû à la plume de notre Zougois, mais qu'il est sensiblement antérieur à 1532. Certes, ici encore, a-t-on tenté de vieillir inconsidérément ce poème: aussi me contenterai-je de résumer ce qu'a dit W. Oechsli de ses origines. Chacun sait que, au vu de la dernière strophe, on a attribué la composition du chant en question à un Halbsuter mentionné dans les archives lucernoises dans des actes s'étalant entre 1382 et 1434. Mais certains anachronismes ne permettent pas d'y voir un poème composé par un contemporain de la bataille, et il semblerait plus vraisemblable d'admettre que, tel qu'il nous est parvenu, il a vu le jour dans la seconde moitié du XVe siècle. C'est pourquoi on l'a par la suite attribué à un autre Halbsuter, dont l'existence est assurée entre 1431 et 1480. Il est cependant certain d'autre part que le poème complet est formé de diverses parties réunies après coup: et comme dans les strophes 2–4 il apparaît comme mieux au courant de certains détails que les chroniques elles-mêmes – il est le seul à parler entre autres de l'incendie de Willisau par les Autrichiens, juste avant la bataille, fait assuré par les chroniques locales – on ne peut exclure l'existence d'un chant composé peu après Sempach, chant

[45] Th. von Liebenau, p. 233.

qui aurait contenu les strophes relatives à «ein Winckelried» et qui aurait été réuni aux autres parties. «Damit – conclut Oechsli – ist die Echtheit dieser Überlieferung, wenn nicht apodiktisch erwiesen, doch im hohen Grade wahrscheinlich geworden[46].»

Au pis aller, il faudrait donc supposer l'existence dès le début du XVe siècle, en ce qui concerne le fait qui nous occupe et nous préoccupe, de trois traditions différentes: 1° une tradition officielle n'accordant pas la moindre place à un Confédéré qui aurait sauvé les siens en se jetant sur les lances ennemies; 2° une tradition mentionnant ce fait, mais l'attribuant à un anonyme; 3° un chant de guerre mentionnant également le fait, et désignant par les mots «ein Winckelried» le Confédéré qui se serait sacrifié. Ici encore, je me contente d'enregistrer ces traditions sans les soupeser: je ne vois aucune difficulté – au contraire – à admettre l'existence d'un chant populaire de guerre chantant «ein Winckelried» dès le lendemain de la bataille. Ce qui seul est assuré toutefois, est que cette intrusion dans l'histoire d'un élément poétique – et peut-être historique – n'est attestée que par l'œuvre de Werner Steiner pour la première fois, en 1532.

L'innovation paraît du reste avoir eu un succès immédiat. Si Etterlin, dans sa chronique imprimée en 1507, ne parle que d'une mêlée générale dans laquelle les Waldstätten, grâce à Dieu, finirent par avoir le dessus, voici par contre que dans les adjonctions au récit de cet auteur réunies par le magister Heinrich Berlinger de Bâle entre 1531 et 1545, figure le même poème guerrier, avec en particulier le «ein Winckelried»[47]. Et voici encore que peu après, dans la notice explicative accompagnant la gravure bien connue de Rudolf Manuel Deutsch et illustrant la bataille de Sempach, nous lisons qu'au moment où le combat se présentait mal pour les Suisses «in disem gefahrlichen Streit aber waget sich einer sonderlich, der Winkelried genennt, von Underwalden gebürtig, der ließ, ungeachtet er dem tod in den rachen hineyn sahe, sein Wehr fallen, fasset beyseits einen arm foll spießen des Feinds, fiel darauf, vorhinderet und trukt sie nieder, daß die Eidgnossen eine straaß in die

---

[46] *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. XLIII, Leipzig, 1898, s.v. *Winkelried*, par W. Oechsli, p. 445.

[47] Th. von Liebenau, p. 228.

Ritterschaft gewunnen, und nach zertrennter Ordnung mit ihren Wehren in sie kommen, und sie nider hawen mochten»[48].

Qu'est-ce à dire? Avec ces trois textes, ces deux passages tirés d'un chant de guerre, avec ces quelques lignes explicatives accompagnant la gravure de Manuel Deutsch, nous quittons sans doute l'anonymat de la période précédente pour trouver notre héros nanti d'un nom d'origine: mais il ne s'agit encore, il faut bien le reconnaître, que d'une semi-identification, puisque la chanson ne parle que d'«ein Winckelried» et que la notice prête au doute, puisqu'on peut rendre son «der Winckelried genennt» aussi bien par «le Winckelried» que par «lequel [est] appelé Winckelried». Je sais bien qu'on a prétendu[49] que dans le langage du temps l'article indéfini pouvait être employé avec la valeur de l'article défini; je sais bien que ce pouvait être le cas alors dans tous les parlers de l'Allemagne méridionale[50]: mais il suffit de lire le texte complet du chant recueilli par Steiner pour voir que ce n'était pas l'usage de son auteur. «Es kam ein herr gezogen», dit-il en parlant d'un chevalier à lui inconnu (str. 1); «do redt einer von Ochsenbein», dit-il en parlant d'un soldat qu'il ne peut mieux identifier (str. 17); «ein herr ... der was ein herzog von Klee» s'applique à un duc de Clèves dont il ne connaît pas le prénom (str. 45). Mais lorsqu'il sait exactement de qui il s'agit, il dit: «do ritt der Hasenburg» (str. 14), «der von Hasenburg» (str. 15 et 17), «der herzog von Österreich» (str. 43), ou, plus simplement, lorsqu'il caractérise ses personnages par leur prénom ou par un adjectif caractéristique, «Hans von Küßnacht» (str. 11), ou «Hans von Rot» (str. 46) ou «der lange Frießhart mit sinem langen bart» (str. 59). De sorte qu'«ein Winckelried» ne peut signifier que ceci: un homme de guerre, au prénom indéterminé, originaire du lieu-dit Winckelried.

Ce n'est là au surplus qu'un détail. Voyons plutôt où apparaissent nos trois mentions. Dans de graves écrits d'histoire? Pas le moins

---

[48] Th. von Liebenau, p. 233.

[49] Oberst Alex. Schweizer, «Eine Studie zur Schlacht bei Sempach, 9. Juli 1386», in *LXV. Neujahrsblatt zum Besten des Waisenhauses in Zürich für 1902*, p. 21.

[50] Voir H. Paul und W. Mitzka, *Mittelhochdeutsche Grammatik*, 18. Auflage, 2. Druck, Tübingen, 1960, p. 147, § 151, Anm. 1.

du monde, puisque les deux premières proviennent d'un chant de guerre cité en tout ou en partie par Steiner et par Berlinger, deux auteurs pour qui poésie équivalait à histoire, étant donné que le premier prétend fournir une description de la bataille en citant tout du long le chant de guerre, et que le second amalgame strophes lyriques et écrits en prose[51]. Quant à la troisième mention, elle est de même acabit. L'auteur de la notice, en effet, a la même conception de l'histoire que Steiner et Berlinger; il a la même verve et la même culture que ces saltimbanques au boniment facile qui, sur les tréteaux des foires françaises, armés d'une baguette, expliquaient aux badauds la «signifiance» des tableaux peinturlurés représentant les diverses scènes de la vie du Christ, celles en particulier de la Passion: sa notice est lardée de précisions aussi amusantes que fantaisistes, lesquelles, en partie au moins, proviennent en droite ligne du «Sempacher lyed».

Mais voici qu'«ein Winckelried» va être accueilli par un personnage de toute autre envergure, par ce personnage aussi retors que divertissant, aussi peu difficile concernant les sources auxquelles il puise que prodigieusement érudit qu'était Gilg Tschudi. Il est juste de reconnaître qu'il n'a pas procédé lui-même au baptême et à l'adoption du héros de Sempach. Car du *Chronicon Helveticum* du célèbre et déconcertant Glaronnais nous possédons en effet une première rédaction, conservée à la bibliothèque de Zurich, qui, à propos de la bataille, parle d'«einer von Unterwalden, von geschlecht ein Winkelried»[52]. Et ce n'est que dans l'édition de 1734, édition parue deux siècles après la mort de l'auteur, que cette mention devient «einer von Underwalden Arnold von Winckelried genant, ein redlicher Ritter ...»[53]. On ne saurait donc, je le répète, attribuer à Tschudi l'introduction solennelle de Winckelried dans l'histoire suisse: il n'a personnellement pas innové, et s'est contenté de suivre, sans beaucoup de critique, la voie battue par ses prédécesseurs. Sans doute a-t-il fait état d'un «Arnold Winckelried» dans la liste des Unterwaldois qui périrent dans la bataille; mais, avant de

---

[51] Th. von Liebenau, p. 371.

[52] Th. von Liebenau, p. 255, note 1.

[53] Aegidii Tschudi, *Chronicon Helveticum*. Erster Theil, Basel, MDCCXXXIV, p. 526.

revenir sur ce point, on me permettra de continuer l'examen des textes plus ou moins historiques relatifs à la bataille elle-même.

Heinricus Pantaleon, dans sa *Prosographia heroum* publiée à Bâle en 1505, mentionne à ce propos «Winckelriedtus Helvetius»[54]. Cette latinisation rend-elle un «ein Winckelried» antérieur, ou bien un «der Winkelried»? On ne peut évidemment choisir, d'autant plus que le même auteur, dans l'adaptation allemande, parue à Bâle en 1568, de l'ouvrage que je viens de mentionner, parle simplement de «Winckelried ein Eydgenoß», de «Winckelriedt» qui «ist zu Vnderwalden in der Eydgnossenschaft erboren»[55]. Mais c'est encore d'«ein Winckelrieth von Underwalden» que Bullinger relate les hauts faits en 1571[56], de même que la *Schwäbische Chronik* de Martin Crusius qui date de 1595, dit de la victoire de Sempach que «die Gelegenheit zu diesem Sieg war einer von Underwalden, Namens Winckelriet»[57], détail qu'il fait suivre des adjonctions habituelles.

Si cette tradition du nom de Winckelried sans prénom est attestée jusqu'à la fin du XVIe siècle, comme l'était, nous le savons, la tradition officielle du récit de la bataille sans mention aucune de notre héros, il importe cependant de remarquer que dès après 1560 ce nom d'origine paraît, dans une série de textes, flanqué ou mieux précédé d'un prénom, en général *Erni*, plus rarement *Arnold*. Nous venons de voir que le manuscrit du *Chronicon* de Tschudi déjà, aux environs de 1564, mentionnait «Arnold Winckelriet» parmi les vingt-deux Unterwaldois morts à Sempach. Plutôt qu'au respect d'une tradition ancienne, je pense qu'il s'agit là, étant donné les habitudes de l'auteur, d'une correction personnelle du nom du guerrier – *Arnold* étant la forme solennelle dont *Erni* est l'hypocoristique –. Car le fait est que Johannes Horolanus, curé de Lucerne, dans son histoire qui date de 1563 (mais dont nous ne possédons

---

[54] Heinricus Pantaleon, *Prosographia Heroum*, t. II, Basileae, 1565, p. 349; Th. von Liebenau, p. 263.

[55] Heinricus Pantaleo, *Teutscher Nation Helden*, t. II, Basel, 1568, p. 433; Th. von Liebenau, p. 265.

[56] Heinrich Bullinger, *Von den adeln Grafen von Habsburg ... auch etwas von der Sempacher Schlacht;* Th. von Liebenau, p. 276.

[57] Th. von Liebenau, p. 308.

qu'une copie exécutée en 1626) donne, pour cette même liste, «Erni Winckelried»[58], que Bullinger lui aussi, en 1571, toujours dans la même liste, analogue mais non identique, cite «Erni Winckelrieth»[59], et que Johannes Schnider, ancien maître d'école à Lucerne, dans son ouvrage intitulé «*Die dryzehen Ort der loblichen Eydgnossenschaft*» datant de 1577, mentionne parmi les morts unterwaldois «Erni Winckelried»[60]. Toutefois, un livre paru en cette même année, la *Worhafte und wonderwirdige Histori des namhafften Streits und herlichen Sigs zwüschen den vier Waldstätten ... und dem österichischen Hertzog Lüpolden ...*, due à la collaboration de Heinrich Ulrich, curé de Sempach, et de Matthias Dettikofer, prêtre du même endroit, appelle «Erni Winckelried von Underwalden» notre héros, lequel figure dans la liste des morts comme «Arnold Winkelrieth»[61].

Quoi qu'il en soit, il existe entre les textes contenant la formule «ein Winkelried» et ceux qui disent «Erni», ou parfois «Arnold Winkelried» une nette différence d'origine et d'inspiration. Sauf le dernier ouvrage cité, celui d'Ulrich et de Dettikofer, tous ceux qui attribuent un prénom à notre héros le mentionnent dans les listes des combattants confédérés morts à Sempach. Alors que jusqu'aux alentours de 1560 les chroniqueurs suisses, imitant et copiant plus ou moins bien les Autrichiens, n'avaient de souvenir que pour les victimes appartenant aux troupes ducales, voici que tout à coup apparaît un élément inconnu jusqu'alors: les listes des morts des petits cantons et de Lucerne, qui périrent dans la bataille. Cet apport nouveau à l'historique du combat, et aussi, par à côté, à l'individualisation, à la matérialisation de notre héros, provient d'une source jusque là inutilisée: les «Jahrzeitbücher», nécrologes villageois dont on a bon nombre d'exemplaires provenant surtout de la Suisse primitive, mais aussi d'ailleurs. Ils ont fait il y a quelque trente ans l'objet d'un travail d'ensemble dû au P. Henggeler[62], à qui l'on doit également une étude approfondie des listes officielles

---

[58] Th. von Liebenau, p. 268; pour la date du manuscrit, voir la p. 269.

[59] Th. von Liebenau, p. 279.

[60] Th. von Liebenau, p. 288.

[61] Th. von Liebenau, pp. 291 et 295.

[62] P. Rudolf Henggeler, «Die Jahrzeitbücher der fünf Orte. Ein Überblick», in *Der Geschichtsfreund*, vol. XLIII (1938), pp. 1–58.

des soldats confédérés qui perdirent la vie tant à Sempach que dans d'autres batailles[63]. Antérieurement, la liste des morts à Sempach avait déjà attiré l'attention d'Oechsli, qui avait cru devoir noter que trois sources, à savoir une liste «von fremder Hand geschriebenes Blatt in Tschudi's Collectaneen, das ihm als Quelle gedient hat, eines in den 1560 geschriebenen Jahrzeitbuch Emmetten und ein drittes (um 1563) in den Aufzeichnungen des Luzerner Pfarrers Horolanus», s'accordent sur ce détail que «alle drei stellen Winkelried an die Spitze der gefallenen Nidwalder, Horolan nennt ihn Erni Winkelried, Tschudi's Quelle Arnold Winkelried»[64].

C'est aller, je crois, un peu trop vite en besogne. Car il importe de remarquer que deux de ces obituaires mentionnent «der Winkelried», sans le moindre prénom. D'une part, en effet, le «Jahrzeitbuch» d'Emmetten, auquel von Liebenau, et après lui le P. Henggeler[65], attribuent la date de 1560, fait figurer en tête de sa liste des Nidwaldiens «der winkelriedt» suivi d'«Erni niderwyler» et d'autres[66]; de l'autre celui de Wolfenschießen, mis à jour en 1596 par Melchior Lussy d'après un original qui aurait été compilé au XVe siècle, par Johann Schriber, d'Engelberg[67], donne également, comme premier de liste, «von Underwalden nidt dem Wald: der Winckelried», suivi là encore d'«Erni Niderwyler», cette liste étant grosso modo identique à celle d'Emmetten[68]. Si bien que dans la reconstitution qu'il a tentée du texte primitif commun, le P. Henggeler donne lui aussi «der Winkelried» sans prénom[69]. Etant donné qu'il est parfaitement invraisemblable qu'on ait passé d'«Erni

---

63 P. Rudolf Henggeler, *Das Schlachtenjahrzeit der Eidgenossen nach den innerschweizerischen Jahrzeitbüchern*, in *Quellen zur Schweizer Geschichte*, II. Abt., Akten, vol. III, Basel, 1940.

64 W. Oechsli, art. cit., in *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. XLIII, p. 446.

65 Th. von Liebenau, p. 335; P. Rudolf Henggeler, «Die Jahrzeitbücher ...», p. 50.

66 Voir également F. J. Joller, «Der Eidgenossen Schlachtjahrzeit aufgerichtet von der Landesgemeinde an der Aa (A. 1560)», in *Beiträge zur Geschichte Nidwaldens*, fasc. VII (1890), pp. 23 et 42–43.

67 P. Rudolf Henggeler, «Die Jahrzeitbücher ...», loc. cit., p. cit.

68 Th. von Liebenau, p. 347.

69 P. Rudolf Henggeler, *Das Schlachtenjahrzeit ...*, p. 202.

Winkelried» à «der Winkelried», nous sommes fondés à croire que ces deux textes représentent une version plus ancienne que celle avec prénom. Or c'est là un détail troublant, me semble-t-il, et que je ne puis m'empêcher de considérer comme suspect. Car si ces listes de morts avaient un caractère officiel, si elles étaient envoyées aux autorités locales avec prière de les insérer dans les nécrologes villageois, elles avaient plus encore un caractère religieux. Comment expliquer alors que ces listes, dans lesquelles c'est le nom de baptême, c'est-à-dire le prénom, qui est le seul élément ecclésiastiquement valable, donnent «der Winkelried» alors que tous les autres défunts, je dis bien «tous», y figurent avec prénom et nom de famille?

Le fait est qu'«Arnold Winkelried» succède à «Erni Winkelried», et que ce dernier a pris la place de «der Winkelried». Mais puisqu'il est invraisemblable que cette formule soit d'origine, disons, ecclésiastique, à quoi est-elle due? Un soupçon nous effleure alors: ce «der Winkelried» proviendrait-il des chants de guerre, dont on n'aurait fait que modifier le «ein» en «der»?

Ce qui est certain, en tout cas, est que la dénomination avec article indéfini côtoie celle avec prénom chez Bullinger, lequel, ainsi que nous le savons, parle d'«ein Winckelried» dans le récit qu'il donne de la bataille, mais d'«Erni Winckelrieth» dans la liste des morts unterwaldois. En somme, deux traditions dissemblables qui se rejoignent sans s'identifier. Détail curieux aussi: dans cette liste de Bullinger, notre héros n'est nullement le premier, mais le dixième; et dans celle que nous a conservé Johannes Schnider, «Erni Winckelried», au dire de von Liebenau, est le cinquième des dix-neuf Unterwaldois morts à Sempach[70].

Si bien qu'un autre soupçon nous assaille. Aurait-il par hasard existé des «Jahrzeitbücher» sans «der Winkelried» ou sans «Erni Winkelried»? Il n'est pas inutile, ce me semble, de relever à ce propos certaines étrangetés que l'on rencontre çà et là dans nos obituaires. Comment expliquer, par exemple, que l'obituaire d'Altorf qui, du fait qu'il date de 1518, est le plus ancien que nous possédions de ces recueils provenant de la Suisse primitive, et qui ne catalogue pas seulement les morts uranais de Sempach, mais

---

[70] Th. von Liebenau, pp. 288–289.

quelques-uns originaires des cantons voisins, fournisse le nom d'un Nidwaldois au moins, Jenni Brendly[71], mais ne fasse pas la moindre place à Erni Winkelried, le sauveur de la patrie? Comment expliquer que celui de Schwytz, copié par le landammann Kaspar Ab Yberg vers 1582[72], et qui serait la copie d'un original plus ancien, mentionne lui aussi des morts d'autres cantons, dont les Nidwaldois Claus Wursch von Begkenried, Anthoni Spillmatter, Hans von Bach, Petter Hütter[73], mais que lui non plus n'ait pas conservé le souvenir de notre héros, et qu'il lui ait préféré des inconnus? Sans doute l'esprit subtil et ingénieux qu'était Gilg Tschudi a-t-il trouvé une explication à ce fait: c'est que Spillmatter et Brändli, pour ne citer qu'eux «beid von Unterwalden nidt dem Wald, die all Landt-Recht zu Uri hattend, darum si ouch allda inngeschrieben, ... aber nit allda säßhaft gewesen»[74]. Qu'on me permette d'être moins subtil, et de croire que nos obituaires, comme tous les obituaires du monde, se copiaient les uns les autres; qu'on se passait des listes de défunts d'église à église, de monastère à monastère; que ces obituaires s'enflaient d'éléments étrangers; qu'ils se recopiaient aussi sans toujours beaucoup de logique et d'exactitude; que les noms de personnages plus connus émigraient plus aisément que ceux d'individus plus falots. Ce qui fait qu'on est induit, malgré soi, à répondre à la question que je me suis posée tout à l'heure en n'excluant pas l'existence possible de listes de morts nidwaldois à Sempach qui n'auraient pas connu notre héros; en n'excluant pas non plus la possibilité que le nom de «der Winkelried», cet avorton onomastique, serait entré dans les documents d'église par la petite porte – ou, si l'on veut, la grande porte – de la gloire populaire qu'il devait aux chants de guerre.

Mais revenons un peu en arrière. Selon toute vraisemblance, ai-je dit, nos «Jahrzeitbücher» ont accueilli «der Winkelried» avant de faire figurer «Erni Winkelried» dans leurs listes. Comment expli-

---

[71] Th. von Liebenau, p. 345. Le P. Henggeler, «Die Jahrzeitbücher ...», p. 50, précise que ce manuscrit a été «1621 durch Landschreiber Bartholomäus Odermatt erneuert».

[72] P. Rudolf Henggeler, «Die Jahrzeitbücher ...», p. 48.

[73] Th. von Liebenau, p. 343.

[74] Th. von Liebenau, p. 258.

quer le passage de la forme avec article à celle avec prénom? Deux raisons, à mon avis, ont pu agir. Il est clair que le type «der Winkelried», ce merle blanc dans l'onomastique des guerriers morts au service de leur patrie, était bien fait pour choquer tous ceux qui, peu ou prou lettrés, connaissaient notre héros par ce qu'en disaient les chants guerriers. On pourrait sans doute supposer que «der Winkelried», précédant immédiatement, dans les Jahrbücher nidwaldois, le nom d'«Erni Niderwyler», ce fut le prénom de ce dernier qui, d'abord par suite d'une simple bévue de copiste, fut accolé aussi au Winkelried sans prénom. Mais je pense que le baptême tardif du Décius suisse fut dû à un détail bien plus précis, à savoir que le prénom d'Erni était courant dans la famille Winkelried, si courant qu'il était naturel pour quiconque connaissait ce détail de prénommer Erni un Winkelried sans nom de baptême. Coïncidence amusante, en effet, et qui a comblé de joie les généalogistes qui, les premiers, ont tenté d'asseoir sur des bases réputées solides l'historicité d'Arnold de Winkelried, le héros de Sempach, des documents de 1367, 1389, 1396, 1417 et 1419 mentionnent le nom d'Erni ou d'Arnold Winkelried[75]. S'agit-il toujours de la même personne? Impossible, ont dit nos généalogistes; étant donné que notre héros a perdu la vie à Sempach le 9 juillet 1386, seule la mention de 1367 peut le concerner: les suivantes se rapportent à son fils, qui, selon l'usage courant, portait le prénom paternel. Et, pour ne point allonger ces indications sans intérêt pour nous, je dirai seulement qu'il a existé un troisième Arnold Winkelried dont l'existence est attestée entre 1474 et 1482; un quatrième entre 1493–1494 et 1513, date à laquelle il fut un des chefs confédérés lors de la bataille de Novare: sans doute mourut-il peu après 1524; un cinquième enfin, qui fit une brillante carrière à l'étranger à partir de 1504, et qui trouva une mort glorieuse à la bataille de la Bicoque (27 février 1522)[76]. Voulait-on donc, vers le milieu du XVIe siècle ou même avant, extraire «ein Winkelried» ou «der Winkelried» de son inglorieux anonymat, qu'une solution se présentait naturellement: le prénommer Erni, ou Arnold. *

[75] W. Oechsli, art. cit., pp. 444 et 446. Voir aussi H. von Liebenau, *Arnold Winkelried, seine Zeit und seine That*, Aarau, 1862, pp. 19–52.

[76] W. Oechsli, art. cit., pp. 446–448.

Concluons donc cette partie de nos recherches. Je comparerais volontiers les récits que nous possédons, et sur la bataille de Sempach et sur le héros auquel les Waldstätten durent leur victoire, à un air de cornemuse, air composé de deux éléments nettement distincts l'un de l'autre: d'abord une tenue essentiellement invariable, représentée dans notre cas par la tradition savante qui ignore délibérément, pendant deux siècles, et plus, le geste et la personne du héros en question; ensuite un air, disons mieux une série de sons qui, de même que le sifflement lointain d'une locomotive venant dans notre direction, devient plus perceptible en même temps que plus aigu à mesure qu'il se rapproche: c'est le «trüwer man», le «byder man» des chroniques zuricoises du XVe siècle, qui, sous la pression de la chanson populaire, se matérialise d'abord en «ein Winkelried» ou en «der Winkelried», lequel se personnalise en «Erni Winkelried» devenant peu après «Arnold Winkelried», pour s'épanouir enfin, dans le texte imprimé du *Chronicon Helveticum* de Gilg Tschudi, en «Herr Arnold von Winkelried, Ritter».

Voilà ce que nous disent les textes ordonnés en une série chronologique descendante. Theodor von Liebenau avait déjà observé l'évolution que je viens de résumer, mais il s'était bien gardé d'en tirer une conclusion qui ne pouvait qu'être défavorable à l'historicité de notre héros, si bien qu'il avait pudiquement et subrepticement relégué sa remarque dans une simple note[77]. Etant donné qu'il fallait démontrer, comme l'avait écrit noir sur blanc Rauchenstein, que «Winkelrieds That bei Sempach ist keine Fabel», les historiens, dans leur immense majorité, ont suivi le chemin inverse, en faisant flèche de tout bois. Arnold de Winkelried, le héros de Sempach, ne pouvait être que l'Erni ou l'Arnold Winkelried des «Jahrzeitbücher» et le premier en date des Erni Winkelried mentionnés par les documents unterwaldois; il ne pouvait être aussi que l'«ein Winkelried» des chants de guerre, le «der Winkelried» des deux obituaires les plus conservateurs; et enfin ce quasi-anonyme ne pouvait être lui-même que le «getrüwer man» des chroniques du XVe siècle. N'est-ce pas ainsi qu'on doit faire l'histoire, en procédant du plus connu au moins connu, puis du moins connu à l'in-

[77] Th. von Liebenau, p. 91, note 3.

connu? L'ennui étant évidemment que même le plus connu peut être faux, en tout ou en partie. Mais l'essentiel est d'avoir la foi, capable, on le sait, de transporter les montagnes.

Cela dit, il est plus que temps de confronter les observations faites sur la constitution et les avatars du mythe de Winkelried avec celles que nous avons résumées concernant Roland. Notons immédiatement qu'entre le développement des deux légendes il existe une différence énorme. Car si Hruodlandus risque fort de n'être point un personnage historique, s'il est vraisemblable, comme l'a dit Menéndez Pidal, qu'il a été imposé à l'historiographie par les chants populaires, nous n'avons là en réalité que la réponse à un «comment», mais non à un «pourquoi». Il est vrai que si le savant espagnol est persuadé de l'intromission relativement tardive de Hruotlandus dans la série des noms des grands dignitaires francs morts lors de la bataille des Pyrénées, il nous rend en partie ce qu'il nous a enlevé, puisqu'il ne renonce pas à l'historicité du personnage: il célèbre en effet le «génial jongleur» qui «a fait connaître au public la désastreuse défaite» et qui, «impressionné par la conduite du préfet de Bretagne, plus remarquable que celle du sénéchal Eggihard ou du comte palatin Anselme», par ce Hruodland dont l'unique exploit a consisté dans sa mort, l'a chanté dans un «chant d'actualité» qui se prolongea sous les espèces d'un chant historique[79]. Mais qui nous dit que Hruodlandus ait jamais été préfet de la marche de Bretagne? La seule seconde édition de la *Vita Karoli*, dans une adjonction tardive qui ne trouve pas sa corroboration dans les annales franques. Et qui nous dit qu'il ait jamais vécu? Le seul cartulaire de Lorsch, dans le résumé défectueux d'un diplôme, résumé fait quatre siècles après que l'original eut été promulgué.

Roland a-t-il vécu? Mais Winkelried, lui aussi, a-t-il vécu? Ont-ils vraiment pris part, le premier, à la bataille des Pyrénées du 15 août 778, le second à celle de Sempach? S'y sont-ils signalés par d'extraordinaires actes de bravoure, le premier sacrifiant sa vie à son souverain, le second s'immolant pour ses compatriotes? Ce n'est pas impossible; c'est tout simplement indémontrable, et

---

[78] R. Menéndez Pidal, op. cit., édit. cit., pp. 269–270.

[79] Otto Kleissner, op. cit., p. 51 sqq.

surtout inutile à l'explication de leur présence, l'un dans l'épique française, l'autre dans l'histoire suisse. Il faut bien reconnaître que le lieu commun du guerrier qui, d'une façon ou d'une autre, se sacrifie pour sauver les siens a de profondes racines dans l'histoire et surtout l'histoire légendaire de tous les peuples; que n'importe qui, qu'il ait eu quelque culture ou qu'il n'en ait pas eu, pouvait aisément l'adapter ou même le réinventer. Kleissner, à propos du fait d'armes de Winkelried, avait cité trois autres cas analogues qui auraient eu lieu entre 1271 et 1499, deux ayant été relatés par le moine de Winterthour, et le troisième par Pirkheimer[80]. Temps perdu, puisque le topos en question fourmille dans l'histoire, dans la poésie épique, dans les chants de guerre. Pour expliquer la genèse de la *Chanson de Roland*, il suffit d'admettre qu'on ait voulu chanter un héros, imaginaire ou non, de la bataille des Pyrénées, un héros auquel, à un moment donné, on a attribué, à tort ou à raison, le nom de Hruotlandus; pour expliquer le geste héroïque qui a fait la gloire de Winkelried, il a suffi qu'on ait d'abord imaginé un «getrüwer man» qui a acheté la victoire au prix de sa vie, un «byder man» devenu, à un moment donné, «ein Winkelried» matérialisé plus tard en Erni Winkelried.

Ce que par contre, de l'hypothèse de Menéndez Pidal, les faits relatifs à notre héros national confirment magnifiquement, c'est le rôle joué, dans le développement du sujet, dans la personnalisation du protagoniste, par l'intervention populaire, nommément par les chants de guerre. Sans doute Winkelried n'a-t-il jamais donné naissance, comme Roland, à un poème épique; sans doute n'est-il devenu que le héros d'un épisode guerrier ressassé dans les discours patriotiques. N'empêche que c'est par les chants de guerre qu'il est entré dans l'histoire. Roland meurt en 778 et fait son apparition dans l'épopée vers la fin du Xe siècle; Winkelried est censé s'être immolé en 1386 et pénètre dans l'histoire au siècle suivant. Pour se sublimiser, il leur a fallu à tous deux un certain laps de temps: mais tandis que dans le cas de Roland nous en sommes réduits à

---

[80] PAUL ZWEIFEL, *Über die Schlacht von Sempach zur Aufklärung der Winkelriedfrage. Ein allgemeinverständlicher geschichtlicher Beitrag*, Zürich, s.d. [1927], p. 35.

supposer un chant guerrier, une intervention d'un jongleur de génie pour expliquer son introduction, ou mieux son intrusion dans la seconde édition de la *Vita Karoli*, dans le cas de Winkelried, grâce au fait que nous nous mouvons dans une zone plus récente, pour laquelle nous disposons de renseignements plus nombreux, il nous est possible de fixer, dans ses grandes lignes tout au moins, le processus par lequel il s'est imposé. Processus qui, rappelons-le, suppose une triple intervention: l'introduction d'abord dans le récit de la bataille du topos du guerrier anonyme qui se sacrifie; ensuite l'identification de ce guerrier à un combattant appartenant à la famille Winkelried; enfin la précision que ce Winkelried se prénommait Erni, hypocoristique remplacé plus tard par Arnold.

Le problème du développement du mythe, en réalité, ne devient intéressant qu'une fois que le héros se personnalise, qu'il s'amalgame, avec ou sans prénom, à la famille Winkelried, dans le cas d'Arnold. Et peut-être n'est-ce pas allé tout seul, puisque Oechsli note que dans tel manuscrit de la chronique de Diebold Schilling, datant de 1511, le récit de la bataille est accompagné d'une illustration dans laquelle on voit «einen Mann in Luzernerfarben, der Winkelried's That vollbracht hat und fällt»[81]. En tout état de cause, il a fallu éliminer les Lucernois, ce qui n'a pas dû être trop difficile, étant donné les ragots qui circulaient sur leur compte, concernant le peu de courage dont ils avaient fait preuve à Sempach. Restaient donc les guerriers d'Unterwald, d'Uri et de Schwytz. Comment se fait-il que seul les Unterwaldois soient restés en ligne? Je n'en sais rien. Mais ce qui est compréhensible, c'est qu'une fois ce stade atteint, «ein Winkelried» s'imposait d'autant plus que cette famille avait déjà à son avoir la légende du vainqueur du dragon et que, noble ou roturière, elle jouissait dans son canton d'une certaine notoriété.

Détails qui pour moi n'ont guère d'importance. Le fait est que dans les deux cas de Roland et d'Arnold, on a lentement passé de l'indécis au plus précis. Le premier? Un inconnu, qui sait, un être de raison, lequel a réussi en peu de temps à s'imposer à l'histoire, à s'imposer surtout à la légende, devenant comte, neveu de Charlemagne, ami d'Olivier et fiancé d'Aude, mourant en vainqueur à

---

[81] W. Oechsli, art. cit., p. 444.

Roncevaux. Le second? Un autre inconnu, peut-être un autre être de raison, lequel a réussi en quelques dizaines d'années à sortir de son incognito et à s'imposer comme héros à Sempach. Dans le premier de ces cas, pour provoquer ces métamorphoses, l'effort d'imagination de quelques jongleurs, dont le plus talentueux a certes été l'auteur de la version oxfordienne de la *Chanson de Roland*, a suffi; dans le second, il a fallu l'intervention de quelques ménestrels locaux, dont les récits ont été bénévolement accueillis d'abord par quelque curé ou par quelque marguillier, puis par quelques historiographes qui acceptaient sans discernement tout ce qu'on racontait ou chantait sur la bataille de Sempach. Deux cas parallèles, on le voit, bien que différant l'un de l'autre en de nombreux points.

Le fin du fin, dans toute cette affaire, étant peut-être que ce n'est pas le cas le plus célèbre, celui de Roland, qui éclaire celui d'Arnold, mais que c'est au contraire l'évolution de la légende de ce dernier qui est propre à expliquer celle du vainqueur de Roncevaux. Car si pour rendre compte de la *Chanson de Roland*, on a imaginé des chants lyrico-épiques perdus, des cantilènes perdues elles aussi, et qu'on a poussé la perversion jusqu'à en inventer, comme le *Chant d'Altabiscar*, dans le cas de Winkelried, ces chants de guerre, nous pouvons encore les lire, et nous savons désormais avec quelle puissance, je dirais mieux avec quelle prépotence, ils ont réussi à s'imposer à l'histoire, à la contaminer.

Mais, au fond, est-ce là vraiment le fin du fin? L'étude parallèle des deux cas de Roland et de Winkelried m'ont conduit à des considérations plus générales, et partant plus profondes. C'est que l'histoire, pour pénétrer les masses, pour les imprégner, pour les enthousiasmer, ne suffit pas: à elle toute seule, elle est trop grise, trop froide, trop matérielle pour créer la poésie. Pour se développer et se perpétuer, il faut qu'elle fasse appel à la mythologie, c'est-à-dire qu'elle doit transformer ses personnages en mythes personnifiant un sentiment grandiose. Lorsque Hruodlandus cut réussi à se faufiler dans la liste des hommes de haut rang qui périrent à la bataille des Pyrénées, il n'avait accompli en réalité qu'un bout de chemin qui risquait de se terminer en impasse; ce n'est point dans la *Vita Karoli* que les poètes ont cherché leur inspiration. Si les noms d'Eggihard et d'Anselme ne sont plus connus aujourd'hui

que par quelques historiens, et si seul celui de Roland a vaincu l'oubli, c'est parce que le peuple a continué à chanter de Roland, d'un Roland surhumanisé, d'un Roland victorieux des païens, d'un Roland devenu le parangon de toutes les vertus féodales. Winkelried lui aussi n'a pas seulement réussi à s'insinuer dans l'histoire: parangon de toutes les vertus des vieux guerriers des Waldstätten, il a résisté aux critiques des historiens, si subtiles et si fondées qu'elles eussent été. Et voilà ce qu'a justement dit Zweifel à la fin de son étude, dans cette considération aussi naïvement touchante que peu scientifique, que «das Schweizervolk hat die Kritik der Historiker gegen die Winkelriedtat nicht beachtet und wird auch in Zukunft überzeugungstreu daran festhalten, daß Winkelried eine geschichtliche Persönlichkeit war und es keinem Theaterheld huldigt, sondern einem Mann, der durch seinen freien Entschluß und seine besondere, bewunderungswürdige Tapferkeit für die Freiheit seines Vaterlandes gestorben ist. Darum windet es ihm auch weiter den Ruhmeskranz der Unsterblichkeit»[82]. Bravant en effet, grâce à leur potentiel de poésie et de symbole, les embûches des pluies d'astéroïdes et des ceintures de Van Allen, le mythe de Roland, et aussi celui de Winkelried, continuent victorieusement leur course dans le cosmos, vers l'infini des temps.

---

[82] PAUL ZWEIFEL, op. cit., p. 46.